

LA VIE PARISIENNE



MÉLANCOLIE

Puisant aux sources des cœurs
L'Amour arrose de pleurs
Amère et tendre rosée,
Les soucis et les pensées.

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) : Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES**

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Viennese, Paris.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90

JULES HAUTECOEUR & FILS

172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

Eaux - Fortes & Pointes Sèches & Encadrements

MARTINI

Vermouth de Turin

LE MEILLEUR

ÉTÉ 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

CHOCOLAT

129, B^{is} GERMAIN
53, B^{is} MALESHERBES
PARIS



GRONDARD

SOUS BOIS PARFUM GODET

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

"SOURIRES DE PARIS"

Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand
luxé mesurant 37x28, signées des maîtres Steinlen, Willette,
A. Guillaume, Poulbot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribe, H. Boutet, etc.
Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garçonnières, cabines
de navires, chambres, réfectoires, tranchées, etc., et évoqueront
pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos
délicieuses Parisiennes. Les 16 estampes : 6 fr. F^o poste recom.
Nouveauté : L'Heure du Pêché, roman galant par Antonin Reschal ; 3 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

"EROS"

Série d'estampes INÉDITES
en couleurs de
Fabiano, Kirchner, Hérourard,
Léonnec, Léo Fontan, etc.

Catalogue illustré
sous pli fermé : 0 fr. 50.

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2^{fr}50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

Après les repas
2 ou 3

Pastilles Vichy-Etat
facilitent
la digestion.

Le COURRIER de la PRESSE
21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)
Bureau de coupures de journaux
FONDÉ EN 1889
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégraphique : COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

CORSET MATRAY "Le Réaliste"
depuis 60 francs
21, rue Royale, PARIS.

SOLDE des MODÈLES tailleur et Robes, dep. 50 fr.,
de la Maison BLANCHARD, 3, fg St-Honoré.

VERASCOPE 10, Rue Halévy
(OPÉRA)

RICHARD

Envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue
PARIS

POUR LES DÉBUTANTS

Le GLYPHOSCOPE à 35 francs
à les qualités fondamentales du Vérascopie.

PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

EN VENTE PARTOUT

LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE

Prix : 95 centimes. (Par la poste : 1 fr. 15.)
Un ravissant album de cent dessins spirituellement galants

ON DIT... ON DIT...



La foire aux baisers.

Une vente aux enchères, certainement sans précédent, vient d'avoir lieu à Londres au profit de la Croix-Rouge anglaise.

Un certain nombre des plus jolies artistes d'Outre-Manche et quelques actrices parisiennes qui villégiaturent actuellement à Londres, s'étaient réunies dans un théâtre et avaient convié leurs admirateurs à venir sabler une coupe de champagne, généreusement offerte par la direction du théâtre...

Quand la fête battit son plein, une des artistes, réclamant le silence, déclara « qu'il était juste de ne pas oublier ceux qui se battaient pour le pays et qu'elle-même et toutes ses camarades allaient vendre chacune un baiser au plus offrant et dernier enchérisseur. Les sommes ainsi recueillies seraient versées à la Croix-Rouge ».

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Cette vente de baisers produisit 3.000 livres sterling et le baiser qui fut coté le plus cher fut, dit-on, celui de M^{lle} Gaby Desl.s, acheté pour la bagatelle de cent guinées.

Comme l'Angleterre, tout de même, est encore loin de la France... et de la guerre!



En avant la musique!

M. Ruché est fort occupé en ce moment par les embellissements et les transformations qu'il apporte à notre Académie nationale de musique.

Tout d'abord il va reviser les bustes des compositeurs qui ornent extérieurement le monument. Il mettra au grenier ceux des musiciens indésirables et les remplacera par des effigies contemporaines : M. C.mil.e S.int-S.ens voisinera sur le fronton de l'Opéra avec M. M.senet!

Une innovation intéressante sera faite d'autre part : on ornera les baignoires et premières loges de délicates estampes représentant les abonnés célèbres qui en furent autrefois les titulaires... Une biographie sera jointe au portrait.

Gageons que bientôt on ajoutera à ces portraits historiques les photographies des abonnés actuels ou à venir. Il y a là une très intéressante forme de publicité mondaine à exploiter et M. Ruché en tirera sûrement profit. Mais il ne faut pas qu'il oublie que l'Opéra a été surtout créé pour qu'on y entende de la bonne musique!



Le métro...péra.

Nombre de soldats sont en traitement au Grand-Hôtel et le plaisir des convalescents est de regarder la foule sur la place de l'Opéra.

L'un d'eux, venu à Paris pour la première fois, disait l'autre jour à son infirmière :

— Faut-il que ce soit amusant ce qu'on joue dans ce théâtre : voyez comme les gens sont pressés de descendre dans le trou pour ne rien perdre du spectacle!

Il prenait l'entrée du Métro pour celle de l'Opéra.



Cocardez-vous, messieurs!

Il n'y a pas de sot métier, surtout en temps de guerre.

Une jolie petite actrice d'un grand théâtre de province, depuis le début des hostilités, en était réduite à l'inaction la plus complète : plus d'engagement, impossible de trouver un emploi, si modeste fût-il. Au bout de quelques mois, elle a réussi quand même à « se débrouiller ».

Elle « fait les conseils de revision ». Avec une petite poussette elle va de village en village et vend à la porte des mairies des cocardes tricolores, des rubans et autres insignes dont se parent les conscrits campagnards.

Et ceux qui lui achètent sa pacotille ne se doutent pas que la mignonne vendeuse jouait, il y a quelques mois encore, l'opéra-comique et l'opérette.

L'excès, en tout, est un défaut.

A chacune des matinées « nationales et de gala » organisées de-ci de-là, au Trocadéro ou aux Folies Bout-de-bois, en faveur de telles ou telles œuvres de secours, un certain nombre de places sont réservées *gracieusement* aux blessés. C'est fort légitime... Ce qui l'est moins, c'est que cela constitue un service obligatoire pour lesdits blessés, quelque chose comme une « corvée de théâtre ».

Au début, ils se disputaient cette faveur. L'enthousiasme a bien baissé. Cela s'explique. L'été resplendit... Les jardins sont fleuris et offrent l'attrait de leurs ombrages. Il y fait moins chaud que dans une salle de spectacle.

Et puis, vraiment, les programmes de ces « galas » manquent de variété! Les gens économes peuvent en conserver le programme pour la séance suivante. Les galas se suivent et se ressemblent.

Beaucoup de blessés n'en veulent plus : ils demandent grâce. Pour un peu, ils solliciteraient de repartir avant d'être guéris, pour le front, afin d'échapper aux plaisirs forcés à perpétuité.

M^{lle} C... elle-même, M^{lle} C... et « sa » *Marseillaise*, ne trouvent pas grâce auprès de nos blessés. « Ce n'est pas possible! » s'exclamait récemment un convalescent : elle doit avoir passé un contrat d'exclusivité avec Rouget de Lisle!



Une méprise à éviter.

Mgr D.ch.sne, le spirituel académicien, directeur de l'École française de Rome, a conservé à l'égard du nouveau pape la vivacité de réparties dont se plaignait quelquefois son prédécesseur.

Dernièrement, un monsignor lui parlait des incessantes prières adressées par Benoît XV au Saint Esprit pour la réalisation de la paix.

— Eh, mon cher ami, ayez soin de prévenir Sa Sainteté de prendre garde! Si un taube vient sur Rome il ne faudrait pas qu'Elle se précipitât vers lui, le prenant pour le Saint Esprit apportant sa réponse!



Entente cordiale.

C'est de l'entente anglo-italienne qu'il s'agit... Une de nos plus charmantes divettes du music-hall, M^{lle} Val.ntza, la manifeste d'une façon originale et la fait chaque matin triompher au Bois.

Coiffée du « bersagliere » le plus authentique, feutre noir à plumes de coq — espérons qu'avant peu on y joindra quelques plumes arrachées à l'oiseau bicéphale d'Autriche! — elle exhibe en outre un robe écossaise, cela va de soi, si courte, si courte que cela vous a des allures de « kilt ».

Quand elle s'assied, la gente artiste découvre un genou, charmant d'ailleurs, au-dessus duquel on aperçoit — dernier cri de la mode anglaise — une boucle de jarretière en bouillonné de satin encadrant le portrait de lord Kitchener.

M^{lle} V.l.ntza a l'amabilité de s'asseoir très souvent.



Opération de siège... législatif.

M. Joseph Re.n.ch, le docte Polybe du *Figaro*, fut battu aux dernières élections générales par un certain M. Jugy, qui représente à sa place la circonscription de Digne. Il s'était consolé de ce malheur quand survint la guerre : son gendre, M. Pierre Go.jon, député de l'Ain, partit dès le début des hostilités et fut tué héroïquement à la fin du mois d'août.

Il paraît que M. Joseph Re.n.ch songerait à remplacer son gendre au Palais-Bourbon. D'ailleurs, dans les couloirs de la Chambre, il ne se défend pas d'avoir cette intention. Il y a quelques jours, nous l'avons vu à la gare de Lyon, parlant pour le département que son gendre représentait. Comme on dit en style politique : il « tâte le terrain ».



MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AVEC AUTOS DE LUXE 1^{re} marques, 1914-1915. Leçons individuelles pour Messieurs et Dames. Enseignement mécanique et pratique complet par l'un des ingénieurs les plus compétents de la construction automobile. — Châssis 1915 et matériel unique pour démonstration. — Plusieurs centaines de références de personnes ayant obtenu leurs brevets civils et militaires depuis 6 mois. — Voir les voitures. — Prix modérés. — Etablissements G. de La Chapelle, 91 bis, avenue des Ternes et 11, rue Waldeck-Rousseau.

GRANDE ECOLE DE CHAUFFEURS franco-italienne, leçon part. sur voitures prem. marq., brev. civ. et milit. gar. Locat. Paris, campagne, torpedo luxe av. chauff. Prix mod. 27, rue Rennequin. Wagram 72-03.

LEÇONS AUTO particulières et forfait. Cours de mécanique. Obtention rapide des permis civil et militaire. Corbin, 23, rue Desrenaudes.

LEÇONS particulières sur torpedo 1914. Brevets civ. et mil. 10 fr. leçon et forfait. Metzger, 28 bis, rue Spontini. Passy 98-55.

CAPITAUX (Offres et demandes.)

AVANCES A PENSIONNES ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discretion, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

DIVERS

ACHAT DE VIEUX DENTIERES, Bijoux et Argentierie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez **PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE.**

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

NOUVELLES AMÉLIORATIONS AU SERVICE DES TRAINS

Depuis le 1^{er} juin :

1^{er} Service de la banlieue de Paris, mise en marche de nouveaux trains.

2^{er} Relations avec Genève, la Savoie et l'Italie (via Modane). Nouvel express de nuit (1^{re} et 2^{es} classes).

Paris, dép. 21 h. 05; Genève, arr. 9 h. 19 (H. E. C.).

Paris, dép. 21 h. 05; Aix-les-Bains, arr. 6 h. 52; Modane, arr. 9 h. 56; Rome, arr. 7 h. Lits-salon Paris-Genève; Lits-salon et Wagons-lits Paris, Aix-les-Bains, Chambéry, Rome.

3^{er} Train express de nuit (toutes classes) partant de Paris à 21 h. 10. Voitures directes (toutes classes) et Lits-salon pour Vichy, arr. à 4 h. 40.

Les voyageurs de places de luxe pourront terminer la nuit en gare de Vichy sans se déranger.

A partir du 1^{er} juillet :

Le train express de nuit de 21 h. 05 donnera des correspondances (1^{re} et 2^{es} classes).

a) à Bellegarde, pour Evian-les-Bains (arr. 9 h. 46).

b) à Aix-les-Bains, pour Annecy (arr. 7 h. 51); Saint-Gervais-les-Bains-le-Fayet (arr. 10 h. 14) et Chamonix (arr. 11 h. 33).

LA VIE PARISIENNE SUR LE FRONT

Le soldat français a besoin de gaieté, et c'est ce qui explique le succès extraordinaire que *La Vie Parisienne* obtient dans les tranchées. Nous sommes fiers des lettres que nous recevons de tous les points du front pour nous remercier d'apporter, chaque semaine, un peu de grâce souriante à nos vaillants combattants.



La lecture de *La Vie Parisienne* sur le front.

Le plus agréable cadeau que l'on puisse faire à nos soldats est de les abonner à « *La Vie Parisienne* ». Nous sommes en mesure de faire parvenir régulièrement notre journal sur n'importe quel point du front.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES

de LA VIE PARISIENNE

Le succès de nos estampes artistiques imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur) nous a encouragés à mettre en vente

Quatre Estampes nouvelles

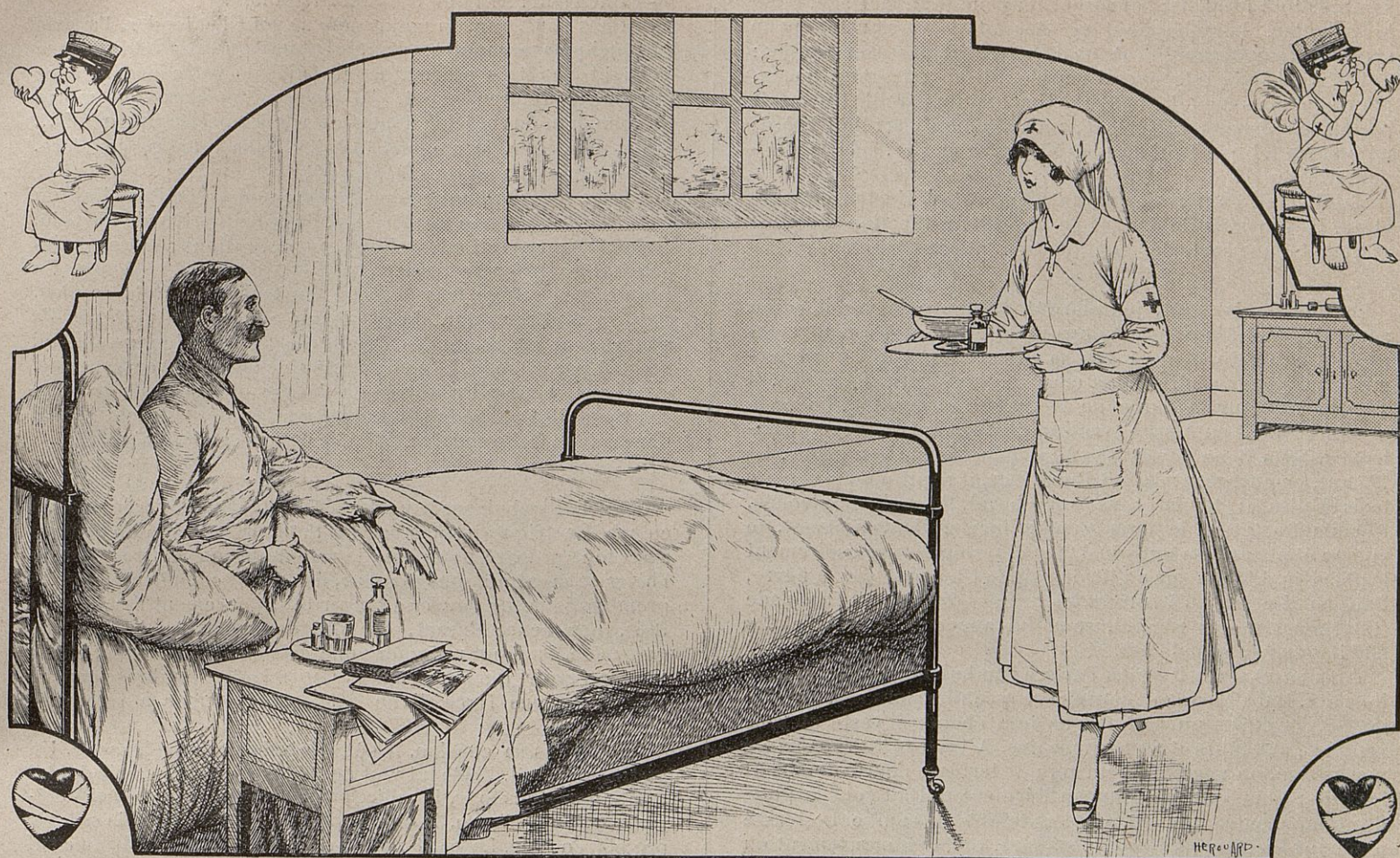
(*Le Chapeau neuf*; — *le Petit accroc*; — *le Songe d'une nuit de carnaval*; — *le Galant prétexte*.)

Chaque estampe est mise en vente séparément au prix de :

UN FRANC

(Franco par la poste 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger.)





L'AMOUR VEILLE

ENTRE Paul Florenne et sa cousine Hortense, il y avait dix ans de flirt, une correspondance familière, tantôt assidue, tantôt coupée de silences capricieux, d'innombrables parties de chasse, de golf et de tout ce qui se joue entre gens du monde épris de sports, mais pas une minute d'abandon. Hortense avait atteint, sans choisir un mari, ce tournant brusque de la vie où l'on ne peut se résoudre à cesser d'avoir vingt-neuf ans. Comme beaucoup d'orphelines, elle était fort jalouse de son indépendance, favorisée, d'ailleurs, par ce que l'on appelle une jolie fortune et par les distractions variées que procure la campagne à quiconque l'aime assez pour y vivre constamment. La pratique régulière des exercices physiques, et la forte sagesse que dispensent à une âme contemplative les exemples de la nature, l'aidaient à triompher des entraînements passagers d'une imagination ardente et des sourdes rébellions d'un tempérament généreux. Ces petites victoires quotidiennes remportées sur l'ennemi intime avaient à la longue si fortement trempé son esprit qu'elle ne pouvait songer sans un peu de pitié ironique à ce que le monde entend désigner lorsqu'il parle des féminines défaillances.

Paul retrouvait sa cousine chaque automne à Géronstal, non loin de Spa, dans cette région montagneuse du pays belge que sa grâce sévère apparente en certains points au Jura français. Hortense possédait là une agréable et vaste demeure, dont les murs l'avaient vu naître, et qu'elle ne quittait guère. Toute l'année, sauf de Noël à Pâques, les invités s'y succédaient par séries de dix ou douze, réunions formées avec art d'éléments favorables au plaisir réciproque. Paul avait choisi le dernier groupe, d'abord à cause de la chasse, et aussi parce que le départ des invités précédait de peu l'exode vers le Midi, où Hortense et lui se retrouvaient pour une nouvelle période de trois mois. A vivre la même vie sans arrière-pensée et à se dire sans

préparation et sans ménagement tout ce qui leur passait par la tête, ces deux êtres éprouvaient un plaisir inépuisable, et leur sens critique perpétuellement sur ses gardes n'y trouvait rien à reprendre. Pour Paul, Hortense réalisait le type admirable de la femme cultivée de corps et d'esprit, de la femme amie intime, capable de causer chevaux, romans, poètes et même amour, de s'intéresser à un beau combat de boxe avec autant de compétence qu'à des bibelots du XVIII^e ou à une piquante aventure de Paris. Pour Hortense, Paul, c'était l'homme accompli, et même, c'était l'homme, tout court.

Cette estime sans réserve aurait pu constituer un attrait irrésistible entre deux compagnons moins soucieux de préserver de toute contrainte leur existence et leur personnalité: ils en étaient d'autant mieux défendus que leur commune conception de la vie reposait sur l'horreur de la vie commune. Depuis le jour où ils s'étaient rencontrés chez le père d'Hortense, tous les deux, avec un écart de quinze ans, en face d'un avenir incertain, leur sympathie instinctive s'était établie et développée sur ce dogme fondamental. On avait pu croire autour d'eux à un double coup de foudre et à des fiançailles prochaines: en réalité, la jeune pensionnaire des Bonnes Dames de Louvain, libérée de la veille, éprouvait une grande envie de vivre à sa guise, et rien ne la pressait d'accepter un maître; quant au brillant capitaine de chasseurs, n'ayant démissionné que pour échapper à la pénurie des petites garnisons, il était à cent lieues d'un projet de mariage.

Certes, par la suite, une évolution parallèle était venue ébranler quelque peu leurs convictions égoïstes. Ils en étaient même arrivés simultanément à cette minute exquise et surtout décisive où il ne reste plus qu'à ouvrir les bras ou à faire demi-tour. Mais ils avaient réussi à contourner l'abîme au fond duquel, selon leur théorie secrète mais partagée, devait

sombrer tout idéal. Ils songèrent longtemps au mariage, pour le redouter. Lorsque Paul se séparait de sa cousine pour six mois, aux approches de mai, ce n'était pas sans se dire : « C'est fini ! Je la retrouverai mariée... Il en est grand temps, pour elle, mais quel dommage ! » Une crainte pareille traversait parfois les rêveries d'Hortense, mais elle ne s'y arrêtait guère : un homme tel que Paul ne pouvait pas se marier, cela le diminuerait trop.

Maintenant, Paul avait quarante-six ans, et Hortense trente et un. Ils croyaient le danger passé, et leur affection rassurée se mêlait d'une sorte de gratitude très vague et très tendre.

Le soir du 1^{er} août, jour où fut ordonnée la mobilisation générale, Paul Florenne employa plusieurs heures à mettre des papiers en ordre, et ne gagna sa chambre qu'après avoir terminé une longue lettre à sa cousine. Le lendemain matin, il s'engageait pour la durée de la guerre, et avant la fin de la semaine il était en Alsace avec son grade et son escadron d'autrefois. Mais il ne devait pas faire une longue campagne. Le 17 août, en chargeant devant Burgviller, il reçut d'un seul coup trois balles et tomba sous son cheval, la poitrine trouée, l'épaule fracturée, le bras gauche inerte. Heureusement, le village était pris ! On put y installer et y soigner provisoirement les blessés. Etendu sur un lit de paille et terrassé par la fièvre, Paul ne discerna qu'à travers les brumes d'un songe l'accolade fraternelle de son général, venu lui apporter la croix et les félicitations du grand chef.

Trois jours après, il était à Paris, à l'ambulance de l'« Atlantic Palace ». Mais il n'en eut conscience qu'à plusieurs semaines de là, en s'éveillant un matin dans une chambre vaste et sans meubles, aux murs et au parquet nus. A travers les rideaux de mousseline, on apercevait un coin de terrasse fleurie dominant les toits ; plus près, un drapeau tricolore flottait sous la pluie d'automne, entre des marronniers teints de rouille. Le blessé reconnut les Champs-Élysées, soupira, tenta un mouvement du torse et retomba sur l'oreiller avec une plainte involontaire. Ce fut à ce moment qu'une silhouette blanche d'infirmière s'approcha du lit, et que le regard de Paul rencontra celui de sa cousine. Un doigt sur les lèvres, elle se pencha vers lui et murmura :

— Ne parlez pas. Vous êtes hors de danger, mais vous avez encore besoin d'un calme absolu. A la guerre, tout va bien. Nous avons remporté une grande victoire sur la Marne.

Elle venait de résumer en deux courtes phrases tout ce qu'il désirait savoir. Il sourit, souffla un imperceptible merci, et ferma docilement les yeux.

La vie ayant repris le dessus, la guérison fit, à partir de ce jour-là, des progrès rapides. Bientôt Paul put s'asseoir sur son lit, échanger quelques mots avec sa cousine, puis converser des heures entières. Comme il ignorait tout de la situation, il fallut lui conter le principal, l'invasion, le martyre de la Belgique, les batailles dans le Nord, la guerre de tranchées.

— Pauvre Géronstal ! soupira-t-il un soir qu'ils venaient d'évoquer les automnes de naguère. Ils ont dû l'occuper comme le reste, et Dieu sait ce qu'ils ont pu faire de votre maison !

— J'y serais demeurée coûte que coûte si je n'avais appris que vous étiez blessé, dit Hortense. Je préfère ne pas penser à ce qui a pu arriver depuis mon départ. Sans doute n'ai-je plus rien au monde, même plus un toit. Je suis venue à vous en garde-malade, mon pauvre ami, et maintenant je vous reste, mais en réfugiée...

— Hélas ! C'était à moi de vous accueillir, et je ne vous ai même pas demandé comment vous avez pu vous installer à Paris.

— Mais, mon cher Paul, je n'avais pas le choix ! Les seuls hôtels possibles sont transformés, comme celui-ci, en hôpitaux. D'autre part, vous êtes le seul parent que je me connaisse. Notre cousinage est bien éloigné, je ne l'ignore pas, mais ce n'est pas le moment d'émettre des doutes à son sujet. Donc, vous me deviez l'abri, sinon la subsistance. Malheureusement vous étiez trop souffrant pour m'accueillir...

— Alors ?

— Alors, je me suis installée sans vous en demander l'autorisation.

— Chez moi ? Ah ! que vous avez bien fait !

— Chez vous, non, du moins comme vous l'entendez. J'aurais eu quelques scrupules, d'autant plus que les chirurgiens n'étaient pas très affirmatifs au sujet de votre avenir, à ce moment-là. Heureusement, j'ai songé à un chez-vous moins personnel, moins officiel, dont vous m'aviez parlé quelquefois... Enfin, mon cher, je me suis installée dans votre garçonnière. J'espère que cela ne vous fâche pas trop ?

Cela ne le fâchait nullement. La garçonnière de Paul était un petit rez-de-chaussée confortable, dans le quartier de l'Élysée, et il n'y conservait ni archives, ni collections de souvenirs pouvant rappeler le passage de telle ou telle visiteuse. En adoptant ce refuge très féminin, Hortense, une fois de plus, avait su montrer autant de résolution que de sens pratique. Ils s'amusèrent beaucoup des détails de l'installation qu'elle lui décrivit par le menu. Elle en parlait simplement, avec franchise, mais sans la moindre allusion à l'usage ordinaire de ce logis charmant. Et Paul se félicitait avec un désintéressement parfait de savoir sa belle cousine installée dans sa garçonnière.

Il quitta l'ambulance la veille de Noël. Hortense l'accompagna en cab électrique jusqu'à la villa Saïd, où le valet de chambre avait tout préparé pour fêter le retour de son maître. Comme l'hiver se montrait sans rigueur, ils purent commencer dès les premiers jours de janvier à longer tout doucement l'avenue du Bois, une heure durant, du côté du soleil. Au bout d'une quinzaine, Paul put reprendre une existence plus active, sortir seul, recevoir quelques amis. Cependant, son bras gauche demeurait sans force. Il ne fallait plus songer à retourner là-bas...

Alors, sans sa cousine, il eût sombré dans la mélancolie. Un matin, au réveil, l'idée lui vint de téléphoner à une amie dont il avait appris le retour, la veille, par les « Déplacements et Villégiatures » du *Figaro*. Il se leva plein d'entrain, avec de galants projets en tête. Le petit rez-de-chaussée de la rue Miromesnil était occupé, ce qui compliquerait bien un peu le programme... Bah ! On trouverait autre chose. Mais en s'arrêtant devant la grande glace de son cabinet de toilette, il se vit vieilli, les traits tirés, le corps amaigri, et les projets s'évanouirent. Au même instant, le valet de chambre annonça Hortense. Elle accourait de bon matin, munie d'un sauf-conduit pour aller à Reims. L'auto les y mena en trois heures. Par hasard, l'ennemi ne bombardait pas ce jour-là. Ils parcoururent la ville douloureuse et s'attardèrent jusqu'au soir autour de la cathédrale, dans des petites rues en ruines, balayées par un vent féroce.

Une autre fois, ils passèrent deux jours à Senlis la désolée. Ils visitèrent aussi Meaux et Amiens. De ces pèlerinages mélancoliques en marge de la guerre, ils rapportaient le sentiment poignant de leur solitude en pleine tourmente, et leur affection éprouvée s'augmentait de leur commune détresse. Parfois, rêvant aux batailles où il ne jouerait plus son rôle, Paul contemplait sa cousine elle aussi perdue dans ses rêves, et il surprenait sur ses traits une amertume profonde, la même amertume qu'ils avaient lue ensemble dans les yeux de tant de pauvres gens, sur les routes du Nord.

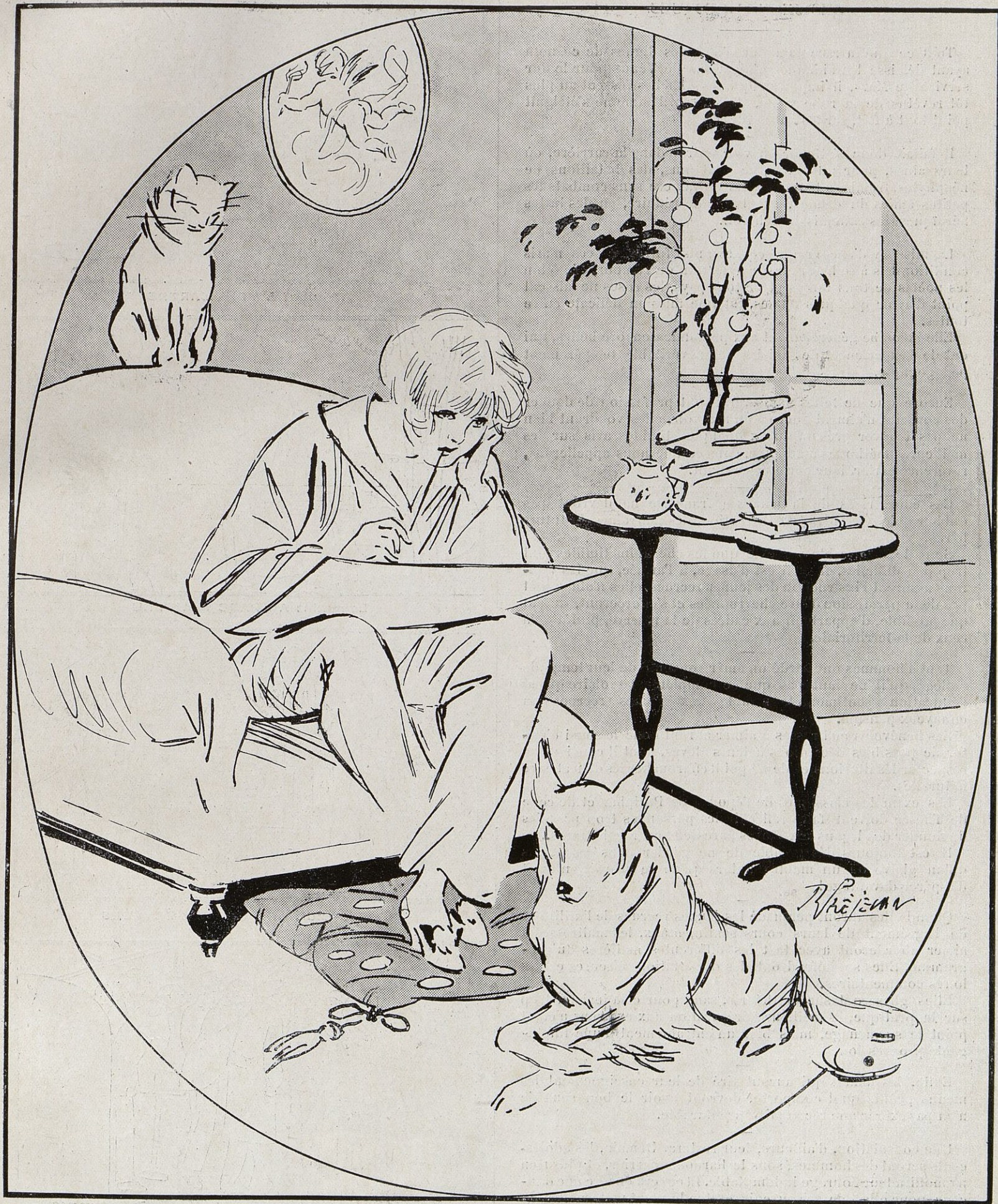
Chaque soir il accompagnait la réfugiée jusqu'à sa porte, et chaque soir, bien qu'aucun aveu ne leur échappât, il leur était plus pénible de se quitter. Arrivés devant les fenêtres du petit rez-de-chaussée, ils s'arrêtaient soudain silencieux, ou bien devisant des choses les plus indifférentes, uniquement pour retarder l'instant de la séparation. Tout à coup, elle prenait un ton enjoué pour lui dire : « A demain ! » et il se hâtait de partir, parce que le fracas de la porte refermée lui faisait mal.

La veille de Pâques, au lieu de fuir, il s'attarda à la voir sonner, franchir le seuil, pénétrer sous la voûte. Comme elle allait disparaître, il se précipita pour l'entendre répéter son bonsoir, et leurs regards se croisèrent dans la nuit, baignés de tristesse et d'amour. Alors, sentant l'heure venue, ils firent durer le plus qu'ils purent cet instant triomphal du désir, que nulle ivresse ne saurait faire oublier. Et puis, de crainte qu'il ne s'en allât encore, elle ferma les yeux et lui tendit ses lèvres.

EMILE SEDEYN.

DU CŒUR AU FRONT : FRAGMENT DE LETTRE

Dessin de R. Préjelan.



« Ma vertu?... Allons, grand bête, ne te tourmente donc pas au sujet de ma vertu : tu sais bien qu'ici je suis dans la zone désarmée!... »

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE DES JEUNES RECRUES

Tout ce que la race comptait d'hommes dignes de ce nom ayant délaissé les aimables obligations de Vénus pour le dur service de Mars, il importait que les éphèbes fussent au plus tôt revêtus de la robe virile, afin que la flamme ne s'éteignît point tout à fait, sur les autels d'Eros.

Il fallait donc s'attendre à voir entrer dans la carrière, où leurs aînés, pour un temps, ne sont plus, des bataillons de néophytes, frémissants de l'ardeur de vaincre sans combats les petites amies du dedans, avant que de réduire, en des luttes héroïques, les ennemis du dehors...

La mission d'encourager ces amants futurs et ces maris conditionnels à se hasarder sur le terrain de l'amour, où, selon les poètes de tous temps et de tous pays, les roses ne laissent point d'avoir quelques épines, est une mission délicate entre toutes.

Elle incombe généralement aux personnes encore belles, qui ont de l'expérience, des loisirs et un véritable tempérament pédagogique.

Encore que de telles dames, qui font profession de donner des conseils, n'aient guère à en recevoir, elles voudront bien ne pas trouver présomptueux quelques timides avis sur les meilleures méthodes à adopter, dans ce que nous appellerons, révérence parler, leur corps enseignant.

Ces éducatrices de la jeunesse française ne devront pas oublier qu'elles sont, par anticipation, des marraines de futurs héros.

Sous le déplorable prétexte que les chérubins timides sont trop peu difficiles, et qu'il est d'usage, à l'armée, que les vétérans assurent l'instruction des jeunes recrues, elles n'abuseront pas de la permission d'être chevronnées et s'efforceront, autant que possible, d'appartenir aux cadres de la réserve, plutôt qu'à ceux de la territoriale.

Tant d'hommes ont gardé un amer souvenir de leur temps de collège, qu'il ne faut pas que ce complément scolaire qu'est l'éducation sentimentale semble aux jeunes recrues un ennuyeux pensum.

Les bénévoles maîtresses à aimer auront donc le souci d'éviter de possibles déceptions à leurs élèves, dont il convient de respecter les illusions et de ne point effaroucher les délicatesses naturelles.

Les exemples classiques de l'épouse de Putiphar et de celle de Thésée doivent faire réfléchir les personnes trop pressées de donner des leçons aux élèves paresseux ou récalcitrants...

Il est toujours désagréable de ne garder dans les mains qu'un glaive ou un manteau, alors qu'on se croyait en droit d'espérer davantage!

Quand elles auront persuadé les jeunes recrues de l'utilité et de l'agrément de leurs cours sentimentaux, les maîtresses à aimer aborderont avec tact les différentes matières du programme. Elles se défendront des dissertations oiseuses et des longs commentaires.

Elles glisseront sur la théorie, sans pour cela insister trop sur la pratique, la meilleure préparation aux examens n'étant point le surmenage, mais bien un entraînement d'une intelligente progression.

Enfin, les dames qui auront tiré de leur enseignement les menus profits qu'il comporte, devront avoir le bon sens de n'en pas exiger une reconnaissance durable.

Une consolation, d'ailleurs, leur restera. Demain, les adolescents seront des hommes, sous le harnois guerrier, et plus rien n'amollira leur courage indomptable. Et ce sera encore une douceur, pour elles, de se souvenir, et, tendrement maternelles, de tricoter et coudre pour les héros!

MARCEL PAYS.

LA JOURNÉE D'UNE QUÊTEUSE



A l'aube: A MONTMARTRE



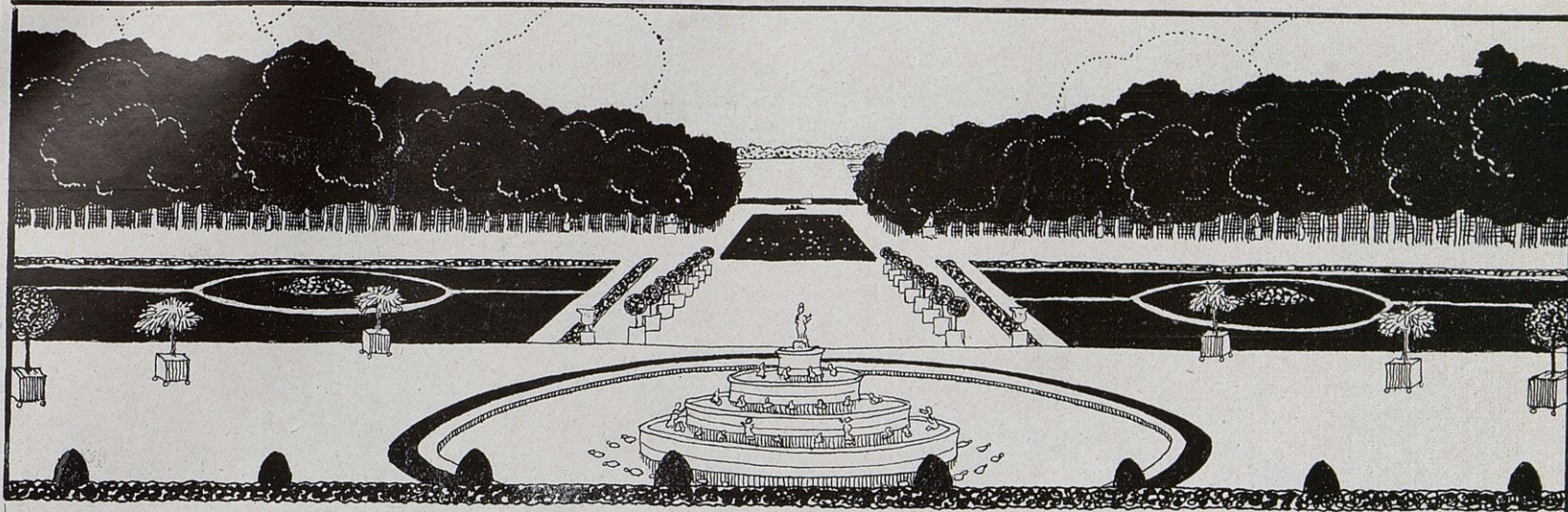
Le matin: AU PARC MONCEAU



L'après-midi: AUX CHAMPS-ÉLYSÉES



Le soir: SUR LES BOULEVARDS



CLORINDE

o o o o o o o ou LE SCANDALE DE VERSAILLES o o o o o o o



Un bruit extraordinaire nous arrive de Versailles. Si nos renseignements n'étaient certains, nous hésiterions à y croire. Nous allons rapporter les faits, tels qu'ils se sont passés.

Cette semaine, M. de Nolhac, le très aimable et très érudit conservateur du château, faisait une ronde à travers les salles. En traversant l'une des galeries, il se trouva singulièrement frappé par l'air furibond qu'avait pris dans son cadre le portrait du prince Charles-Hector de Follemarie, jadis maréchal de France sous le roi Louis XV. Hier encore empreinte d'une courtoisie et souriante dignité, la figure du maréchal était soudain devenue comme farouche. Ses sourcils s'étaient

crispés, sa bouche formait un redoutable arc de cercle, ses yeux peints lançaient des éclairs. Qu'était-il donc arrivé?

Presque involontairement, M. de Nolhac porta aussitôt son regard vers le portrait de M^{me} la princesse de Follemarie, laquelle, en bonne et fidèle épouse, fait pendant, de l'autre côté d'une porte, à M. le maréchal son mari... Or M. de Nolhac pensa se trouver mal: le cadre était vide! La jeune et délicieuse princesse avait disparu!

Affolé devant ce cadre béant, dont l'or souriait avec une sorte d'ironie, M. de Nolhac se demandait avec angoisse où diable pouvaient bien s'être sauvés la silhouette divine de la petite princesse, sa mignonne perruque ronde si adorablement

poudrée, ses mouches, ses yeux pétillants d'esprit, ses fossettes, ses seins offerts comme deux fruits de printemps, son éventail, et sa robe d'une couleur si tendre.

Le conservateur du château rentra dans son cabinet, en proie au trouble le plus affreux... Or, qu

ne fut pas de nouveau son émotion

en apercevant sur sa table un billet élégamment plié à la manière d'autrefois, et dont le cachet de cire reproduisait l'écu véritable des Follemarie: car on pense bien que M. de Nolhac sait reconnaître au premier coup d'œil les armoiries de toutes les familles célèbres qui ont figuré dans les fastes de France.

Sur le billet, se lisait l'adresse:

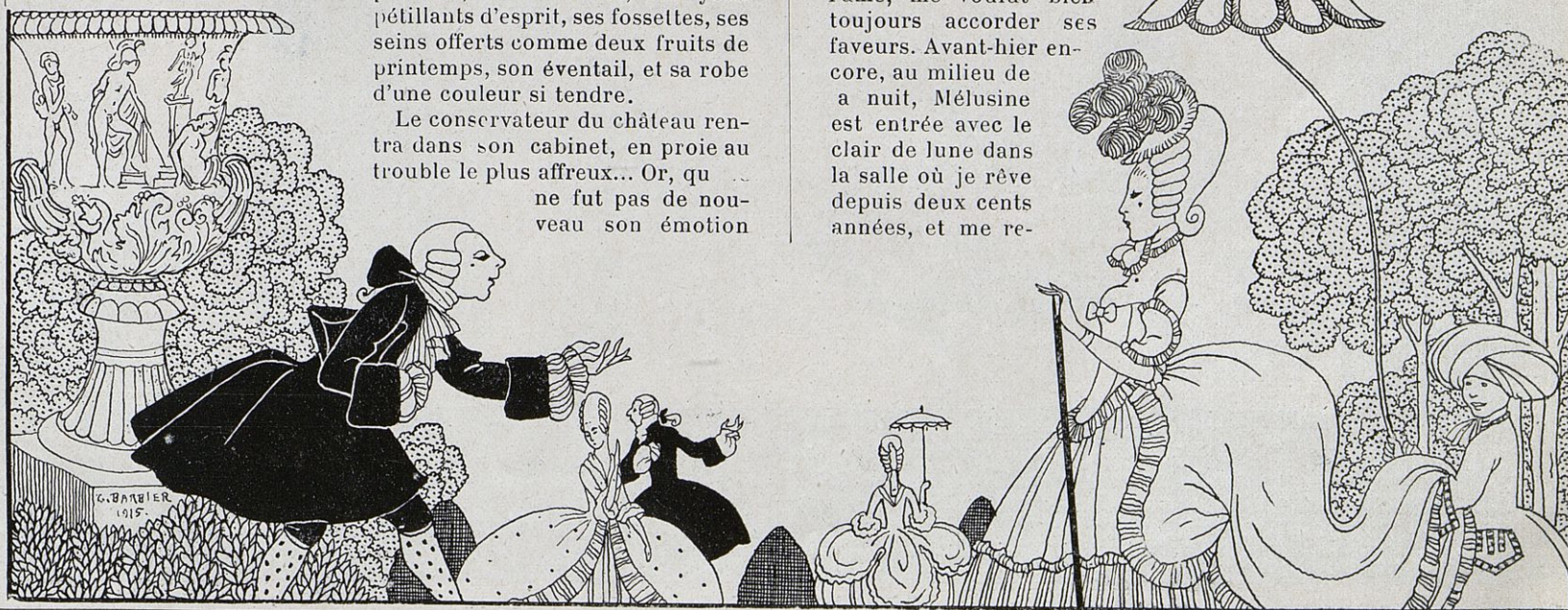
A M. de Nolhac,
gouverneur de Versailles.

L'écriture ensemblait dater du cher XVIII^e siècle. Presque en tremblant, le conservateur rompit le cachet et lut ce qui suit:

« Je vous prie, monsieur le gouverneur, de me vouloir bien excuser, si j'ai pris cette nuit la liberté de vous quitter. Je suis bien assurée que les salons du Roi, dont vous avez la garde, ne manqueront pas d'offrir aux yeux des manants, qui maintenant y pénètrent avec la plus impertinente liberté, plus d'une compensation. Ce n'est point mon absence qui pourra beaucoup diminuer le charme de ces lieux. Aussi ne me tiendrez-vous certes point rigueur, pour m'être tant émancipée que d'avoir pris la poudre d'escampette. Et M. le maréchal se consolera également: du reste, il n'a pas le choix.

« Je vais, monsieur, vous confesser sans détour mon aventure. Tout d'abord, je dois vous dire que la fée Mélusine, conviée jadis à mon baptême, ainsi que je l'ouïs conter par feu mon père, dont Dieu ait

l'âme, me voulut bien toujours accorder ses faveurs. Avant-hier encore, au milieu de la nuit, Mélusine est entrée avec le clair de lune dans la salle où je rêve depuis deux cents années, et me re-





Quand le Grand Soir sera venu, où fuiront, éperdus, tous les pachas à trois queues, dans Stamboul conquise feront-elles la conquête d'un Français, d'un Russe ou d'un Anglais ?

gardant avec tendresse :

« — Eh bien, petite, me demandait-elle, souhaites-tu quelque chose ? »

« — Oh ! oui, marraine, ai-je soupiré... Je voudrais bien aller me promener. »

« — Qu'à cela ne tienne. Demain, vers six heures, alors que le soir s'annoncera déjà, descends donc tout simplement de ton cadre, et va faire un tour dans le parc. Voilà qui te dégourdira les jambes : tu dois commencer à te raidir un peu... »

« Après quoi, la fée disparut, emmenant le clair de lune à sa suite. »

« Vous devinez avec quelle émotion j'attendis le soir du lendemain !... »

« Enfin, six heures sonnèrent à l'horloge. »

Je tirai l'une de mes jambes du cadre où elle reposait depuis deux siècles, non sans y éprouver les « fourmis », ainsi que vous dites. L'autre jambe suivit, je fis un saut, et hop !... me voilà sur le plancher. Un baiser à M. le maréchal, du bout des doigts, que j'ai fins et roses, s'il faut en croire des flatteurs — et puis je me glissai comme une ombre par l'escalier désert. Enfin, je fus au jardin du Roi...

« Au jardin du Roi ! Certes, j'en ai bien reconnu de nombreux bassins, non moins que le dessin, et les arbres, devenus futaie à cette heure... Mais, monsieur le gouverneur, sommes-nous donc envahis ? Que signifient, je vous prie, ces hordes de guerriers si sauvagement vêtus, qui occupent toutes les allées, se répandent par les bocages, dorment, mangent, devisent, et fument le pétun devant les plus harmonieux parterres ?... Eh quoi ! pas une plume au chapeau, pas un ruban, pas une épée, à peine des gants par-ci, par-là ?... J'aurais plutôt cru voir des diables, sinon des croquants vêtus de cuir et de drap, que des soldats de nos armées. »

« Sans doute le drap de leurs nippes est en général d'un bleu de ciel à ravir les anges : cependant il s'en trouve également de chamois et de ventre de biche, et même d'un noir d'enfer. Et ces ridicules coiffures à visières ! »

« Et ces souliers bons pour labourer !... »

« Et puis, quel langage à donner les vapeurs ! Il me parut que les uns parlaient l'anglais, les autres l'italien, d'autres encore le russe, et que plusieurs enfin s'exprimaient peut-être en français, mais dans un jargon effroyable, ou bien plutôt en patois. Ciel ! qu'est-il donc arrivé de notre pays, et que sera devenue la Cour aujourd'hui ! »

« Comme ces guerriers farouches, terriblement dépourvus de perruques, de soutaches, de retroussis et de tricornes, me regardaient beaucoup, étonnés qu'ils semblaient par mon ajustement, je ne tardai guère à éprouver une frayeur horrible : et quand la nuit tomba tout à fait, en même temps que renaissait le clair de lune de la fée Mélusine... ah ! quel soulagement, et que de paix, que de silence, que de souvenirs aussi le long des charnelles mystérieuses et du canal scintillant !... Car tous les Barbares s'en étaient allés. Il n'y avait plus un promeneur, plus un bruit : quelque fantôme semblait parfois sourire entre les branches argentées, une voix soupirait on ne sait où, des rêves naissaient, passaient, s'évanouissaient... »

« Et ce fut alors qu'au creux d'un bos-

quet plus secret que maints autres, j'ai rencontré le lieutenant Clitandre. Jeune et svelte, vêtu en bleu céleste des pieds à la tête, il avait l'air d'un page. N'avez-vous jamais vu dans Versailles mon irrésistible officier Clitandre, du 570^e d'infanterie ? Dieux justes ! qu'il a de grâce, et de quelle voix caressante il vous sait persuader ! »

« Il m'aborda : « Etes-vous bien vivante, madame, en cette solitude ? »

« Ne me trouvez-vous point le jouet d'un songe ?... » Puis il me prit la main... »

« Mais souffrez qu'ici, monsieur, je jette un certain voile. Le lieutenant s'exprimait à ravir. Il eut les façons les plus douces et les plus habiles du monde... Bref, qu'ajoutai-je ? Depuis tant d'années, j'étais privée d'amour ! »

« Quand, au bout d'une heure peut-être, Clitandre m'annonça soudain qu'il partait au matin, dès l'aube, pour le front — j'ai résolu de fuir avec lui, cordieu !... Jamais puissance humaine ne me séparera de mon amant. »

« Eh bien, me blâmez-vous donc, monsieur le gouverneur, d'avoir en de telles conditions quitté mon cadre et le château ? Je ne doute point de votre sympathie, au contraire, et vous prie de garder mon souvenir en grande amitié. »

« CLORINDE, princesse de Follemarie. »

Quand M. de Nolhac eut terminé la lecture de cette lettre inquiétante, il s'abîma dans la plus délicate méditation. Toutefois, un coup discret, frappé à la porte de son cabinet, le fit bientôt tressaillir... « Entrez... » C'était une dépêche du front, provenant d'un état-major.

« Avons arrêté aujourd'hui jeune femme déguisée en homme et se prétendant brosseur du lieutenant Clitandre 570^e infanterie. Voulait descendre dans tranchées et tuer Boches à côté du lieutenant. Cette personne un peu exaltée et d'ailleurs exquise nous paraît espionne, mais se dit âgée de deux cents ans, domiciliée château de Versailles, et affirme que vous la connaissez très bien. Est-ce une folle ? »

La réponse de M. le conservateur n'est pas encore parvenue.

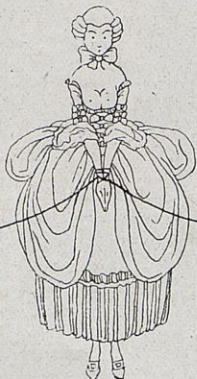
FLORANGES.

LE CŒUR A SES RAISONS...

En bonne hygiène, l'amour doit être l'occupation des sens, la distraction de l'esprit et la sieste du cœur.

Les femmes nous aiment en raison des sacrifices qu'elles nous font.

— Quand on arrive à la vieillesse, ne vaut-il pas mieux que le souvenir de la jeunesse donne un petit remords que beaucoup de regrets ?



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



Cl. Manuel

M^{lle} D'ALBANE
De sculpteur, devenue infirmière.



Cl. Wyndham.

LA MUSIQUE ADOUCIT TOUS LES MAUX
Deux blessés mélomanes dans un hôpital parisien.



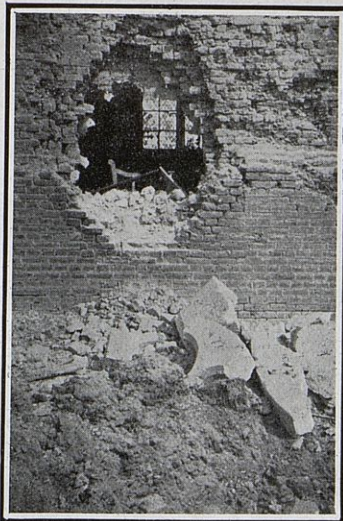
Cl. Manuel

M^{lle} D'ACOSTA
du Théâtre des Variétés.



LA PIEUSE OFFRANDE AUX HEROS

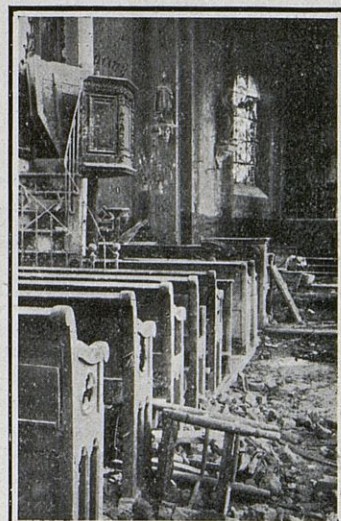
Cette émouvante photographie a été prise dans un petit cimetière tout près duquel gronde sans cesse la canonnade.



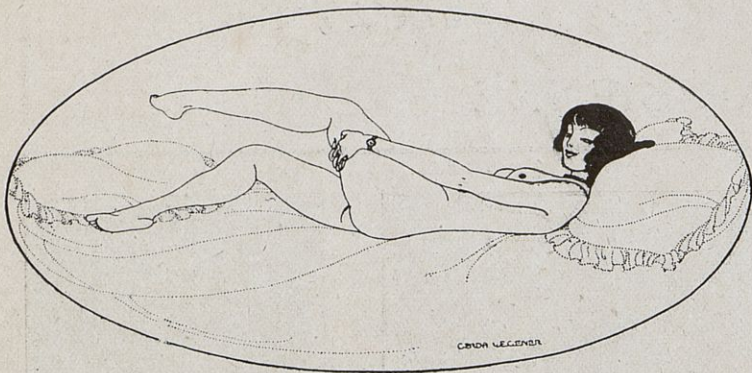
UN TROU D'OBUS DE 150
dans la petite église de Folies.



UNE MESSE SUR LE FRONT
à la lisière d'une forêt à 300 mètres de l'ennemi.



L'ÉGLISE DE FOLIES
après l'éclatement d'un obus.



LE LIT EN ÉTÉ

La Vie Parisienne n'a pas tenu dans son lit pendant les nuits orageuses de la semaine dernière, et, ne pouvant dormir, elle s'est demandé : « Quels sont les avantages, quels sont les inconvénients du lit en temps de canicule ? » Cette question l'ayant vivement préoccupée, elle n'a même pas pris le temps de passer un peignoir — il faisait si chaud ! — pour aller dans sa bibliothèque consulter quelques auteurs sur cette question brûlante. Et voici quelques-uns des documents tant anciens que modernes recueillis par elle au hasard d'une lecture hâtive : ils peuvent être de nature à intéresser même ceux qui, hélas ! en Artois, en Picardie, en Champagne ou en Lorraine passent leur nuit à la belle étoile.

Le lit est moult tolérable pendant la saison estivale ; voire il est d'agrément certain pour le mari doué d'imaginative capricante. Les esbattements de sa dame avec les draps sont récréatifs à contempler. D'abord elle se couche et se blottit sans y songer, selon son us, ainsi qu'en hyver. Ensuite elle rejette tout doucement le drap avec ses mains, puis avec son pied rosé. Si d'aventure la fenestre est demourée ouverte, et qu'un malin zéphyr fasse voletter gentiment la chemisette, point le mari ne changeroit sa place pour cent doublons d'or. Avec la fraîcheur de la nuitée il est devenu guilleret et dispos. Laissez le tant seulement chutoter trois petites paroles mignardes, et je vous fais gageure que dans une heure d'icy, ni le bon compère ni sa dame ne diront un mot mal sonnante sur le séjour de deux honnestes gens dans un lict durant la saison estivale.

BRANTÔME.
(Mémoires inédits.)

Quand un mari est assez sot, dans l'habitude de la vie privée, pour ne pas faire chambre séparée, il n'a que ce qu'il mérite en été. Il devra se résigner à un millier de petits supplices. Si peu galant qu'on le suppose, il lui déplaira de procurer à sa femme le spectacle et le contact de moiteurs désobligeantes. Il ne lui serait pas moins pénible de songer qu'il va la réveiller toute la nuit par les agitations de son insomnie...

Et puis vous devinez le dialogue qui s'échange entre Madame et lui :

MADAME. — Pas si près ! Tu me tiens encore trop chaud !

LUI. — Eh ! bien et toi, qui te couches en croix !

Propos aigrés, dispute, bataille. Si bien que Madame s'endoit sur le souvenir d'un godelureau qui, au café des Ambassadeurs, l'a dévisagée avec la plus charmante impertinence.

BALZAC.
(Appendice à la « Physiologie du mariage ».)

Le lit, même en canicule, voilà qui nous laisse froids !

M. ET M^{me} DENIS.

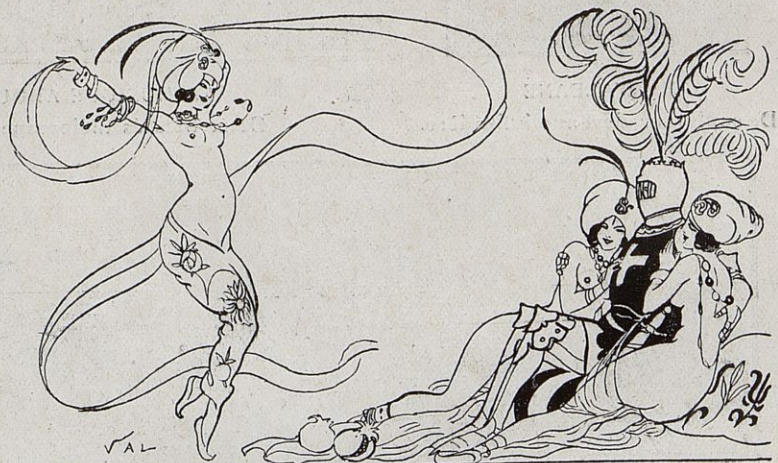
Une paix chaude tombait du plafond de la chambre à coucher. Elle descendait par les moulures des panneaux, serpentait autour de la veilleuse et venait s'abattre sur le lit où ronflaient l'homme et la femme. Une buée de cigare éteint les environnait.

Le soir, ils s'étaient flanqué des gilles en revenant de dîner à Saint-Germain. La querelle avait commencé en chemin de fer, parce qu'Eudoxie avait fait de l'œil à un voyageur qui était descendu à Bougival. Entre Nanterre et Asnières, restés seuls, il avait cogné et les coups avaient allumé en eux une rage d'amour bestial...

LE THÉÂTRE AUX ARMÉES



LA PANTOMIME : La pyrrhique grecque du soldat et du laboureur.



LA DANSE pendant les Croisades : Renaud chez Armide.



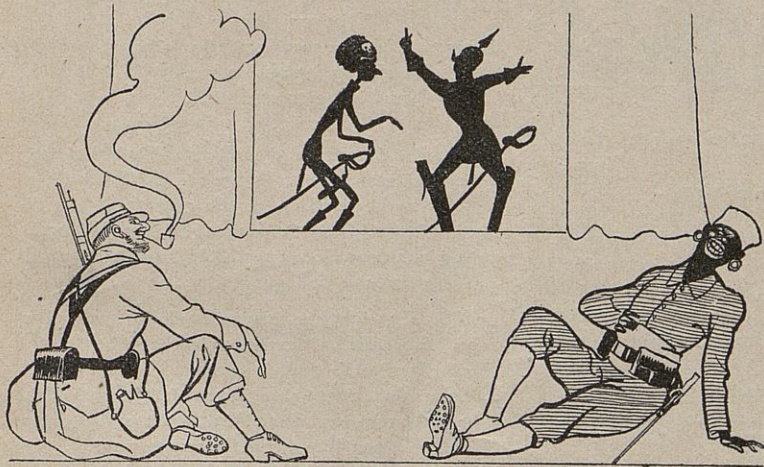
LA FARCE du Matamore, au camp de Condé, sous la Fronde.



L'OPÉRETTE : M^{lle} Favart au camp du Maréchal de Saxe.

LA TRAGÉDIE : M^{lle} George au quartier général de Napoléon.

LA COMÉDIE, au camp de Chalon, en 1868.



LES OMBRES CHINOISES, sur le front, en 1914.



LA CHANSON, dans les hôpitaux d'arrière-ligne en 1915.

Maintenant c'était fini. Il ne respirait pas. Il ne parlait pas. Elle non plus. Il suait. Elle aussi. La sueur perlait de ces deux corps tout à l'heure secoués, dégoulinait sur les draps, rigolait sur la descente de lit, transformait en éponge la broderie des taies d'oreiller... Enfin il parla; il dit: « T'es tout de même rien maigre! » Elle, étendue tout de son long, droite, les mains croisées derrière la nuque, répondit: « Es-tu assez mufle! » Ils s'endormirent ainsi.

ÉMILE ZOLA.

(Fragment d'un roman resté inédit... heureusement !)

C'était le 20 juin 1887, au Tonkin. Mon matelot Sylvestre avait épousé, le matin, une fille du pays appelée Hu-Hu, une marchande de calebasses de la baie de Tourane...

Le mariage ne s'était pas célébré comme dans le pays de Sylvestre, là-bas, à Paimpol, avec la grand'messe dite par le recteur, les embrassades des gars de la paroisse, et le biniou, le petit biniou qui grince... Ils s'étaient fiancés sous un aroquier, dans la grande forêt où dort « Monsieur Tigre ».

C'est dans une pagode souterraine que Sylvestre a aimé pour la première fois la petite Hu-Hu.

Il y avait eu toute la journée une chaleur d'étain fondu. Le soir, à 9 heures, Sylvestre entra dans ma paillote et me dit, avec son bon rire d'enfant: « Mon lieutenant, je me marie tout à l'heure dans la pagode souterraine. Il y fera plus frais qu'ici. Je serai revenu dans une demi-heure. Le service n'en souffrira pas. »

Je regardai Sylvestre. Avec sa vareuse rayée moulant sa carrure de Bas-Breton, il était superbe. Il darda sur moi ses yeux d'un bleu indéfinissable. Je lui dis: « Va! »

Il revint une demi-heure après avec Hu-Hu. Il la tenait par la main. Hu-Hu portait triomphalement sur la tête, selon la coutume du pays, la natte de bambous tressés sur laquelle elle était devenue la femme de Sylvestre. Elle me sourit avec ses dents noires de bétel et me dit: « Contente, Loti, moi contente de Sylvestre! »

Puis elle se tut...

Ils étaient mariés...

Cette évocation de ma vie de marin me met dans l'âme un souvenir doux, vague comme un passage d'albatros entrevu dans l'immensité des mers indiennes et s'évanouissant dans le sillage d'un nuage rose après avoir fait zi zi...

Pauvre Sylvestre! La mer s'est refermée sur lui pour jamais, il y a trois mois, en Islande, par une nuit noire. La petite Hu-Hu s'est remariée, la semaine dernière, avec un gabier d'artimon, sur la même natte de bambous tressés. Le soir, elle m'a dit: « Contente, Loti, moi contente du petit gabier! »

Voilà ce que j'ai vu dans la baie de Tourane au mois de juin 1887!

PIERRE LOTI.

(Nostalgies d'Orient.)

A ces témoignages empruntés, malgré eux, aux bons auteurs, La Vie Parisienne devait à l'actualité d'ajouter celui d'un des vaillants représentants de l'armée française. Le voici, dans toute son éloquente brièveté militaire:

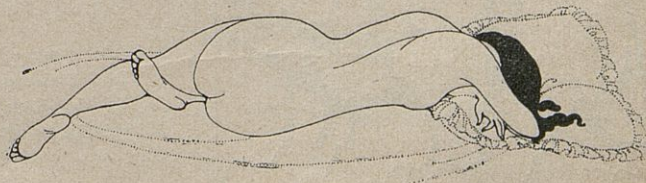
Vous me demandez mon opinion sur le lit en été. Je suis un vieux soldat d'Afrique. La chaleur, ça me connaît. Le lit est agréable en été quand il y a une femme.

COMMANDANT R...

du...^e régiment de zouaves.

P. S. — Ou deux.

En somme notre enquête (n'est-ce point le cas de la plupart des enquêtes?) ne nous apprend pas grand chose. Nous nous apercevons, un peu tard, que c'est sans doute parce que nous avons omis de consulter des femmes sur une question où elles sont de moitié, si ce n'est des trois quarts. Mille excuses à nos lectrices! Si elles daignent nous éclairer de leur expérience, La Vie Parisienne leur en sera reconnaissante.



o o o o LES ANIMAUX MALADES DE LA GUERRE o o o o



Un mâle qui répand de nos jours la terreur,
Mâle qu'un vieux Dieu, par erreur,
Ou pour faire une sale blague
Aux Germains courbés sous la schlague,
Promut au grade d'Empereur...
Guillaume (puisque tel est son prénom vulgaire)
Non content d'attaquer l'homme dans sa fureur,
Faisait aux animaux la guerre.

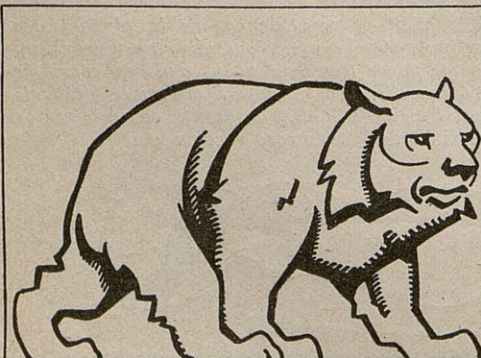
Ils ne mouraient pas tous, mais tous, en vérité,
Étaient par Guillaume embêtés,
Des plus gros jusqu'aux plus infimes,
Tourmentés dans leur vie et leurs traditions
Quelles que soient, d'ailleurs, leurs occupations
Aériennes, terrestres ou maritimes :
Ceux de l'air par les zeppelins,
Ceux de l'eau par les sous-marins,
Ceux du sol, du sous-sol en voyant dérangées
Leurs habitudes, leur train-train
Par le branlebas des tranchées.

Un meeting fut tenu par tous les animaux
Afin qu'à leurs maux
Anormaux
Une solution possible fût trouvée...
— Messieurs, dit un vieux Loup qui faisait bien du
[bloff,

Entouré de Kanards l'éventant de leurs ailes
(En allemand « loup » se dit « wolf »
Et « kanards » signifie aussi « fausses nouvelles »)
... « donc, dit le Wolf, pour que le Kaiser ait été
Troubler notre tranquillité
Il faut que l'un de nous ait fâché ce grand homme...
Et je somme
Que le coupable ici se nomme !

— Je suis neutre, Messieurs, déclara tout de go
L'Escargot,
Et n'ai rien fait qui pût déplaire à l'Allemagne.
Heureux dans mon trou de campagne,
Bavant de bonheur tout l'été,
J'observai de tous temps une neutralité
Qui ne saurait passer pour feinte :
Mes cornes ont toujours été
Couvertes de protège-pointes.

Et la Vache, d'un ton beurré,
De dire : — Neutre aussi je suis et resterai...



Au point que c'en est ridicule !
Du jour où l'Empire ottoman
Fit chorus avec l'Allemand
Je n'ai plus pris une pilule
Orientale... Et cependant
J'ai toujours les seins bien pendants !...

Un Porc prit la parole et dit : — L'affreuse guerre
Hélas ! ne nous épargne guère
Nous, cochons du germain pays.
Nous mangeons, paraît-il, trop de pommes de terre...
Le Boche a mauvais caractère
Et saigne tous les porcs, voulant garder pour lui,
Pour lui seul la patate. Amis, quelle tristesse !...
Sans doute, jusqu'à présent
L'homme a toujours été pour nous un mal... cuisant.
Charcutiers et nous étions en...
(Pour me servir du mot boche)... en « délicatesses »
Mais on ne parlait point, comme dans ces temps-ci,
D'immoler sans mais ni merci
Tous les ressortissants de l'espèce porcine !...

— Et nous, les Rats, qui calmera notre souci ?
Qu'est-ce encor que ce piège à quoi l'on nous
[destine,
Qui porte un nom à la désinence latine ?



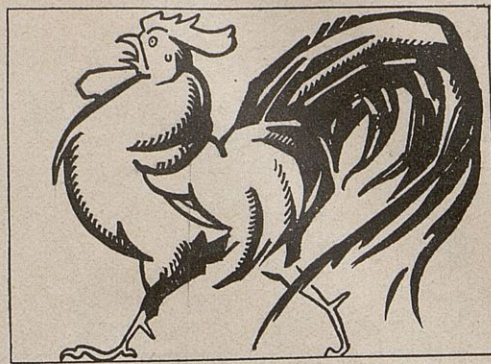
Chaque concierge en parle et les banques (hum !
[hum !)
Ont leur mort-aux-rats-torium...

— Et pour nous, les Corbeaux, croyez-vous que
[c'est drôle ?
Oui, oui, sans doute, notre rôle
N'est pas très sympathique... Enfin quoi ! c'est celui
Qui nous est dévolu... L'on naît Corbeau... Qu'y
[faire ?

Quand on sut que c'était la guerre
On était tous très réjouis...
Ah ! bien, oui !...
Il est tombé des tas d'Allemands... Nourriture
Inconsistante sous la dent,
Nauséabonde par nature...
Au total, mets peu ragoutant
Rebutant, empainkakardant !...

L'Aigle vint à son tour et dit : — J'ai conscience
Que l'on me tient un peu pour la cause du mal
Dont souffre le règne animal.
On dit que j'ai fâché Guillaume II... Croyance
Fort légitime et je l'avoue honnêtement.
Oui, c'est vrai, je n'ai pu cacher mon sentiment
De répugnance
A mon noir confrère allemand :
L'aigle des drapeaux de Guillaume.

Rien de commun avec les Oiseaux du Royaume...
Messieurs, raisonnons en effet :
Ai-je lieu d'être satisfait
De voir qu'on me confond avec ces vils corsaires ?
Oui, sans doute, comme eux j'ai parfois dans mes
[serres



Ravi les petits des humains...
C'était pour les manger, s'il faut être sincère,
Mais je n'ai pas cru nécessaire
De jamais leur couper les mains.
Donc, je ne veux pour rien au monde
Avec ces gens qu'on me confonde...
Et si quelqu'un n'est pas content...

— Si ! Si ! Seigneur !
Dit un Agnelet, la sueur
De la crainte inondant sa tendre laine blonde.

Un petit Pigeon blanc, tout blanc,
Vint se confesser en tremblant...
Et dit : — Frères, j'ai souvenance
Qu'au début, j'eus l'impertinence
De n'être point flatté... c'est mal, probablement...
De ce que mon nom allemand
(En allemand, « pigeon », vous savez, se dit « taube »)
Point flatté de voir que mon nom de tourtereau
Servait à désigner leurs avions...

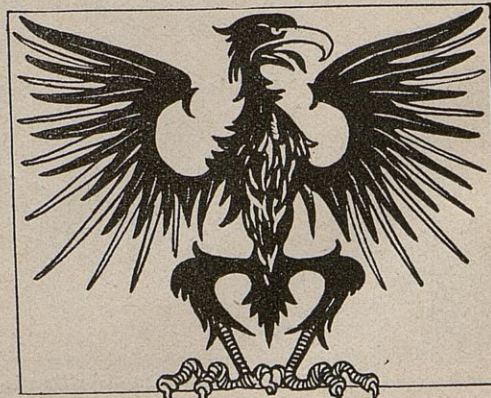
« Haro
Sur le biset !... » Voici tout le monde qui daube ;
Même on parlait déjà de le saigner, pensant
Que son sang
Apaiserait, par un sacrifice exemplaire,
Du Kaiser l'atroce colère,
Quand la porte s'ouvrit...

Un Coq
Entra suivi d'un Ours, d'un Ours à l'air bon zigüe,
D'un Lion rugissant en belge : « Godferdock ! »
D'un Léopard dansant la gigue
Et qui dit, dès le seuil : « Morning ! » à tout le bloc...
« Nous rentrons de voyage. Aôh ! quelle fatigue !
« Voyage de l'agence Coq. »

Le Coq alla chercher tout au fond de son coffre
Son plus strident corico
Et réveilla tous les échos :
— Cessez donc de trembler, mes amis. On vous offre
« La fin de tous vos maux... Guillaume tout saignant
« Et son Kronprinz l'accompagnant,
« Plus un méchant mark ne vaillant...
« Croyez-en moi, le coq de France guerroyant !... »

A son accent de Rivesalte-en-Perpignan
On comprit qu'il s'appelait Joffre.

JEAN BASTIA.



CHOSSES ET AUTRES

Frédéric Nietzsche recommande aux candidats-surhommes les épreuves d'ascétisme. Faites n'importe quoi de très difficile, de très dur et de parfaitement inutile. Vous n'aurez aucun mérite, car le mérite est inconcevable : c'est une idée antique, une vieille lune. Il ne s'agit pas non plus de sacrifice, de renoncement, de bien absolu, toutes choses démodées. Il s'agit d'éprouver votre force et à la fois de la développer. C'est une espèce de sandow moral : modèles pour tous sexes et pour athlètes ainsi que pour amateurs.

Tout le monde n'est pas athlète, tout le monde ne prétend pas à être surhomme. Il est des exercices, plus modestes, à l'usage des faibles hommes, des « seconde classe », de ceux que les Anglais appellent *private*. On ne saurait croire comme les circonstances présentes favorisent les personnes qui souhaitent refaire l'éducation de leur volonté. Avez-vous peur dans les ténèbres ? Jadis, votre papa ou votre maman, pour vous corriger, vous envoyaient chercher au crépuscule un livre qu'ils avaient oublié exprès, sur le banc de pierre, au bout du parc. Il suffit présentement de faire un petit tour aux Champs-Élysées, le soir entre dix et onze heures. Jamais vous n'aurez rien vu de si noir. La promenade est d'ailleurs charmante. Un bruit lointain d'autos vous assure que vous n'êtes pas dans la forêt de Bondy. Je ne vous donne pas huit jours pour vous accoutumer à la paix et à la majesté nocturnes.

Vous y prendrez goût à tel point que vous serez certainement scandalisé de voir tout d'un coup tant de lumières et d'entendre des bruits si indiscrets, quand vous passerez devant les... Ne les nommons pas, soyons indulgents. Ce n'est pas le seul cabaret ouvert dans les Champs-Élysées, laissons douter si nous faisons allusion à celui-ci ou à celui-là. Supprimons même ce pluriel que *les* désigne trop particulièrement. Nous n'avons pas dit « les », nous n'avons rien dit.

Si vous risquez un œil à l'intérieur — où est la volaille, comme parlent les marchands de comestibles — vous pensez rêver. C'est une vision... préhistorique : le Paris d'avant la guerre — et peut-être d'après ? Tant pis. L'autre soir, un promeneur solitaire, à qui ce spectacle ne plaisait pas, a crié :

— Baissez les stores !

Au fait, n'y avait-il pas, encore tout récemment, dans un autre cabaret qui est en face, un asile de réfugiés ? Où sont-ils passés ? On dit que le patron les a envoyés se réfugier ailleurs : leur vue aurait coupé l'appétit aux gens qui veulent bien dîner tranquilles. On a autorisé cependant une société de préparation militaire à occuper la salle vide. De braves gamins de dix-sept ou dix-huit ans, qui ont des emplois dans la journée, viennent là le soir apprendre à mourir pour leur pays, vis-à-vis des filles qui « bien vivent et se rigolent » comme dit Rabelais. On entend alternativement des commandements brefs et les bouchons qui sautent. Cela console de ceci.



Cet hiver et au printemps, les grands hôtels de la Riviera n'étaient pas tous transformés en hôpitaux militaires. Quelques-uns recevaient encore leur brillante clientèle cosmopolite. Les managers, que la concurrence ne gênait pas, ne faisaient point des prix de guerre.

Un de nos amis, qui n'aurait point quitté Paris s'il avait été seul au monde, mais qui a un chien, le chien du riche, s'est vu obligé d'emmener cette bête délicate dans le Midi. Il avait dûment recommandé son compagnon au maître d'hôtel ; mais il surveillait. Il s'aperçut que la soupe que l'on servait indistinctement à son chien et à tous les autres chiens de la maison était beaucoup trop forte en viande. C'est comme cela qu'on pince une entérite : maints soldats s'en plaignent, et la cause en est qu'ils mangent trop de biftecks dans les tranchées. Notre ami fit des observations, et l'on servit dorénavant à son chien une soupe à part, tout pain et légumes. Mais il vit avec horreur, au bout de la semaine, que la pension de l'animal était cotée sur

la douloureuse... six francs. Exactement la pension d'un domestique.

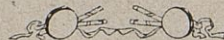
En temps de guerre, on compte. Cela est même très bien porté, c'est le dernier cri. Notre ami réclama.

— Je vais expliquer à monsieur le comte (repartit le maître d'hôtel) : le chien de monsieur le comte mange à la carte.



Le prince Troubetzkoy est mort ! Le Paris d'hier peu à peu s'en va. Nous reconnaitrons-nous dans le Paris de demain ?...

Il y avait encore, au Bois, un phaéton et une belle paire de chevaux attelés. C'est fini...



De qui était cette comédie intitulée *Les Maris me font toujours rire* ? N'importe. J'y pensais, parce que les Allemands me font toujours rire. Evidemment, ce n'est pas surtout des sujets de gaieté qu'ils nous donnent, mais ils ne laissent pas de nous en donner : ils ne sont pas venus à bout de notre bonne humeur, et à l'occasion ils y contribuent.

Je vous défie de garder votre sérieux en lisant les diatribes furieuses que leur a inspirées le raid de nos aviateurs sur Carlsruhe. Il y a d'abord les pleurnicheries du prince Max de Bade, qui, à peine remis de sa grand'peur, a couru nous cafarder. Il y a la sublime dépêche du kaiser, qui s'indigne de notre « méchanceté ». Dieu ! que je voudrais tenir l'original et vérifier de mes yeux si le mot *méchanceté* y est bien ! Car je suis un type dans le genre du Pape (révérence parler), et je ne crois rien de ce qu'on me raconte — ou bien je crois le pour et le contre, ce qui revient au même.

Mais ce qui est plus beau que *méchanceté*, c'est le reproche que nous fait je ne sais plus quel journal, d'avoir précisément bombardé Carlsruhe où nous étions si aimablement reçus avant la guerre.

Chers ennemis ! Nous ne bombarderions plus rien ni personne, si nous prenions en considération les souvenirs de votre cordiale hospitalité ! Car ce n'est pas seulement à Carlsruhe que vous nous receviez avec une obséquiosité — qui nous levait le cœur : je me reprocherais de vous le laisser ignorer plus longtemps — c'était aussi à Baden-Baden et dans les villes d'eaux ; c'était dans les capitales, Dresde, Munich, Berlin ; c'était dans les lieux publics et dans les maisons particulières ; c'était même à Bayreuth, à Wahnfried, où les snobs qui n'avaient pas obtenu de Frau Cosima une invitation officielle et qui essayaient de pénétrer par surprise, étaient accueillis par un vieux domestique mi-italien, mi-boche, lequel leur disait avec un charmant sourire :

— Entrez donc *senza complimenti*.

Comme dans la chanson :

Evviva la Francia et vive l'Italie !

Oui, partout nous avons été accueillis à bras ouverts, à bras trop ouverts. Et cela ne nous empêchera pas, si l'occasion se présente, de f...lanquer le feu partout — encore comme dans la chanson, mais c'est une autre chanson. Que voulez-vous ? Nous sommes ingrats. Le Français n'est pas seulement léger, frivole : il est ingrat. Vous, vous n'êtes pas frivoles, vous n'êtes pas légers, mais vous êtes ingrats aussi. Je me suis laissé dire que vous aviez lâché quelques bombes sur Paris ; ce n'est pas un faux bruit de l'agence Wolff ? Et pourtant nous vous avons très bien reçus, trop bien, — oh ! pas avec votre platitude : on fait ce qu'on peut — mais avec notre politesse, qui est une politesse de la meilleure qualité. N'empêche que vos avions et vos zeppelins sont venus. Ils iront peut-être un jour aussi sur le Vatican. Ingrats !



Un mot de blessé, à qui le « principal » refuse la faveur de retourner au front, sous prétexte qu'il n'est qu'à moitié guéri et encore tout ankylosé :

— De quoi ? J'ai pas levé les bras, c'est vrai. Mais, comme on ne se rend jamais, ça n'a aucune importance.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



HARRISON LADY

LE CAUCHEMAR D'UNE NUIT D'ÉTÉ... A POSTDAM

C'est encore à notre grand et vaillant confrère américain, *Life*, de New-York, que nous empruntons cette poignante illustration.

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse de Paris a conservé ou à peu près sa même physionomie.

Cependant le marché est, en général, soutenu, sauf pour le 3 0/0 perpétuel en nouveau recul à 71,30, selon les prévisions imminentes d'une émission de Bons de la Ville de Paris rapportant 5,25 et 5 1/2 0/0.

Le 3 1/2 amortissable échappe naturellement à cette comparaison et demeure ferme à 91,32 1/2.

La tenue de la cote demeure satisfaisante dans l'ensemble, en dépit d'une certaine irrégularité.

L'action du Crédit Foncier bien influencé par les résultats de l'exercice en cours, se fait remarquer par une grande fermeté à 720.

Le dernier versement de 22 fr. 25 net, sur les obligations communales 1912 provisoires échoit du 23 juin au 8 juillet 1915.

Les titres libérés intégralement concourront seuls aux tirages qui seront effectués à partir du 10 août 1915. Les titres définitifs attribués en échange seront munis de coupons semestriels aux échéances du 1^{er} juin et 1^{er} décembre prochain.

Dans les fonds d'Etats étrangers, les fonds russes sont, en général, soutenus.

C. R.

PARIS - PARTOUT

Moulin de la Chanson. — Directeur Émile Wolff.

C'est un succès d'esprit et de verve gauleuse.

Que le *Moulin de la Chanson* nous donne-là Avecques sa Revue *Evviva Italia!*

Revue aimable et gaie et montmartroise
Jouée avec entrain par Blanche de Vinci,
Georges Arnauld; Marinier auteurs jouant
eux-mêmes

La jeune Maud Loty, vivant petit poème
Enfin Robert Clermont la gloire du logis!
Et comme chansonniers faisant monter
Paris!

Hyspa, Bastia, Paco, Folrey rois de l'esprit.
Matinées dimanches et fêtes, 3 heures.
Téléph. Gutenberg 40-40.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « *Chocolats et Bonbons Prevost* » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHIEN. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.

Ses collections : *Maîtres de l'Amour*, 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile*, 6 fr.; *Romans humoristiques*, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE
30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.
4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Hygiène et Beauté pr les Mains et Visage. M^{me} GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année.
M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

BEAUTÉS ANDALOUSES. Lots à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès.
Traversia Relox, 7, Madrid (Esp.)

M^{me} JANE Soins d'Hygiène et de Beauté.
7, r. du Faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE
SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE,
8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
Elégante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY
18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.)
41, rue Richelieu. (Entresol.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène.
48, rue Rochecouart (entresol).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl.
M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.)
11 bis, r. Chaplat, 1^{er} à g.

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES. Pr. de guerre. M^{me} ROBERT HAMEL, 14, r. Gaillon, 3^e ét. (10 à 7).

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène. Manucure. 11, Calle Urbietta, Saint-Sébastien (Esp.). Maison 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (Madeleine).

PIANOLA et PIANO. Leçons par dame chez elle, l'après-midi. M^{me} AM, 14, rue de Vintimille.

MANUCURE tous soins d'hygiène par experte. BERTHE,
7, rue des Dames, 2^e ét. (Pl. Cléty).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} de 1^{er} ord. 65, r. de Provence (ang. ch. d'Ant.) Serendadomic.

Miss Florry Améric. Manuc. N^{le} install. English spoken. 6, r. Caumartin (Madeleine 10 à 7).

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.).

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
4, r. d'Artois-St-Honoré (ap.-midi) Opér.

PEDI-MANU BAINS M^{me} NOELY, 5, cité Chaplat (9^e), 1^{er} à droite. Habla espanol.

MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE M^{me} JOLY
46, r. St-Georges, 2^e ét. (et à domic.)

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^{me} LÉA,
32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes.

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique.
47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.

Jeune Dame chez elle l'ap.-m. donne leç. piano JANET,
5, r. Lapeyrière, 3^e ét. f. N.-Sud : J.-Joffrin.

Hygienic Treatment PAR SPECIALISTE
23, bd. des Capucines (Opéra)

PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL
diplômée 3^e s^e ent. (Opéra).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine.
M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d.-ch. 2 à 7 h.

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations avec les plus étendues.



LA VÉRITÉ A CONTRE-JOUR



— Ne trouvez-vous pas, ma chère, que ce costume « montre-tout » est de la dernière inconvenance ?
Jamais je n'oserais m'exhiber ainsi sur une plage!